# 2 – LES RUES DE LA NUIT




C'était la veille de la guerre. On ne savait pas encore quand elle allait éclater, mais on savait bien qu'elle le ferait. Tout le monde en parlait, tout le monde détestait tout le monde. La société qui avait vécu si longtemps unie tournait en grumeaux acides qui se rongeaient les uns les autres.

Le pays n'avait pas d'ennemis, il aurait dû vivre en paix, se développer, jouir du progrès. Mais au lieu de cela, il était inquiet, soupçonneux, prêt à se désigner des traîtres et des séditieux. La joie de vivre qui avait accompagné la création du pays s'était muée en une inquiétude malveillante.

Franz Kafka avait, en son temps, bien décrit cette menace sans nom qui s'écoulait du Château comme une marée rance et grisâtre qui envahissait les cœurs. Chacun se méfiait de chacun, on n'avait plus d'amis, les familles devenaient des nids d'inimitié.

Prague, avec ses innombrables théâtres, opéras, cabarets et lieux de fête aurait dû être la ville la plus heureuse du monde. La nuit comme le jour, on s'y retrouvait, on écoutait de la musique, on buvait et on chantait. Tout était occasion de se divertir.

Et pourtant, malgré cette façade de bonheur se dissimulaient mille rancœurs d'infinies obscurités, des mystères insondables.

Des êtres de boue, des diables errants et des hommes métamorphosés en cafards se mouvaient la nuit le long des ruelles tortueuses et noires que menaçait une police malveillante. Dès que les lumières des cafés et des restaurants s'éteignaient, la ville entière était en proie aux menaces obscures et ombres qui rodaient sous les réverbères blafards.

Tout le quartier Josefov, le ghetto juif, immense et misérable avait été rasé dans le but avoué de le rendre moins insalubre. En réalité, avaient surgis là des immeubles inspirés de Haussmann avec une forte influence néogothique qu'on appelait Sécession. C'étaient des immeubles de luxe, bardés d'entrées couronnées de cariatides et d'atlantes et surmontés de flèches comme des cathédrales. Limités à cinq étages et parfaitement alignés le long

de larges rues droites, ils signifiaient l'ordre et le luxe parisien. La rue principale s'appelait d'ailleurs la rue de Paris.

Cela avait eu pour effet de changer radicalement l'aspect du quartier. Les Juifs pauvres étaient partis, les Juifs riches avaient su s'adapter à ce nouvel environnement. L'art nouveau n'avait pas conquis Josefov, ce fut Josefov qui donna le La des constructions de la ville. Ces immeubles déjà vieux de quelques décennies avaient beaucoup perdu de leur superbe. Leurs façades aux tons pastel étaient devenues grises, écrasant tous les quartiers où il y en avait sous leurs masses soudain sans âge de cathédrales obscures.

Des siècles de mauvais sorts surgissaient entre les pavés et pourchassaient les passants tardifs qui se pressaient vers leurs sombres immeubles en faisant mine de n'avoir rien vu. Les statues du Pont Charles s'animaient de leurs mauvaises intentions sur les traces de ceux qui le traversaient sous la bruine d'hiver. Et cela durait jusqu'aux premières lueurs du jour où la cité reprenait ses couleurs.

Avant la première guerre mondiale, Prague avait été la cité des plaisirs et de l'insolence, loin de l'impériale Vienne et de ses pesantes lois. Prague était la ville qui osait tout. Celle des artistes, musiciens, peintres, sculpteurs, écrivains qui y bravaient la censure et faisaient grandir l'esprit.

Puis était venu le temps de l'indépendance et du nationalisme sans frein, un entre-deux guerres qui avait vu l'esprit insolent se muer peu à peu en méfiance et en persécutions. Le monde de Kafka avait pris forme. Les communautés se reprochaient d'exister. On se disputait les théâtres et les opéras, tantôt en allemand, tantôt en tchèque, tantôt juifs. L'esprit de la ville devenait malade de ses ressentiments. L'harmonie qui avait

animé l'esprit cosmopolite de Prague se muait en une cacophonie de propos revendicateurs.



Comme toujours, les malheurs profitent de la nuit pour s'emparer des esprits et les rues sombres et contournées de la vieille ville se transformaient en veines saumâtres et menaçantes. Les gens disparaissaient, des bruits atroces réveillaient les dormeurs, traversant les fenêtres et les rideaux de leurs chambres qui les protégeaient à peine.

Peu à peu, c'était toute la ville qui devenait un fantôme.

La ville était dominée par son Château. De l'autre côté de la Vltava, il se dressait, énorme, immense, il dominait toute la cité qui s'étendait à ses pieds. C'était une ombre grandiose au milieu de laquelle se dressait une cathédrale dont la flèche perçait le ciel.

Le jour, c'était une sorte d'autre monde, totalement différent du reste de la ville, presqu'inaccessible par des rues à la pente épuisante. Le Château ne contemplait pas la ville avec bienveillance, il la surveillait avec arrogance et soupçon. La ville n'était, à ses pieds, qu'un entrelac de ruelles rampantes et sombres. Lui se dressait glorieux, brandissant sa lance et se défiant du reste du monde.

La nuit, il devenait une ombre gigantesque qu'on entrevoyait sous la lune et qui pesait sur la solitude des rues sombres. Il était rare qu'on vît des lumières aux fenêtres de ses immenses façades. Le château devenait la demeure d'esprits obscurs qui faisaient revivre les horreurs du passé. L'esprit des défenestrés dévalait les pentes pour venir errer dans les rues de la vieille ville, cherchant désespérément d'inquiétantes vengeances.

Il fallait être fou pour se promener dans la ville une fois les théâtres et les cafés éteints. On risquait fort d'être emporté par ces ombres qui nous voulaient du mal. Cette ville pleine de librairies croulait sous ses fictions. Les auteurs dont, évidemment, Franz Kafka et Gustav Meyrink, n'en finissaient pas de décrire les tortueux maléfices qu'elle inspirait. C'était une ville où l'on marchait sur les morts, pas seulement dans les cimetières.

La guerre n'en finissait pas de devoir débuter. Le pays avait commencé d'être dépecé par le voisin nazi. Sans armée et divisé par ses cultures opposées, la jeune République Tchèque offrait au monde son jeune corps innocent et sans défense. Son seul salut dépendait du bon vouloir de la France et de l'Angleterre. Mais personne ne croyait au bon vouloir de ces pays devenus pusillanimes, réticents à affronter la férocité des nazis. Les Tchèques avaient compris leur solitude quand les Français et les Anglais signèrent les accords de Munich, reniant leurs promesses, lâches jusqu'à l'ignominie, indifférents au sort de ce

tout jeune petit pays dont beaucoup ignoraient même où il se trouvait.

Aux ombres du passé s'ajoutaient désormais celles du présent. Bien pires, bien plus réelles. Mais il n'en demeurait pas moins sensible que dès la nuit venue, des menaces étranges et terrifiantes rampaient hors des soupiraux, envahissant la ville de présences malveillantes.

# 3 – KARL K




L'homme surgit de la nuit. Il était descendu d'un train qui était arrivé en retard à la vieille gare de Masarykovo de Prague. Il allait sans bagage, d'un pas mesuré, connaissant son chemin, vigilant aux ombres nocturnes. Il était vêtu d'un long manteau croisé et coiffé d'un chapeau noir qui dissimulait ses yeux. Les

vagues lumières de la ville ne permettaient pas de distinguer la couleur de ses vêtements.

Une courte barbe grise et un nez aquilin étaient ce qu'on pouvait distinguer de son visage. C'était un homme mûr qui s'aidait d'une canne d'ébène à pommeau d'argent pour marcher bien qu'il ne boitât pas. Sa haute silhouette mince s'imposait naturellement dans la rue, ce qui devait suffire à faire reculer les ombres.

L'homme connaissait son chemin et suivait les détours et les carrefours de la vieille cité sans hésiter malgré la quasi-obscurité qui pesait sur la ville. A cette heure de la nuit toutes les rues se ressemblaient et formaient un dédale inextricable. Malgré le vent glacé qui le striait de givre au détour des venelles, il continuait de marcher calmement, indifférent aux rigueurs de l'hiver et à l'heure tardive. L'homme avançait avec une tranquille assurance vers sa destination. Le bout ferré de sa canne marquait le rythme de son pas dans l'air opaque de la nuit, en frappant les pavés de marbre et de basalte où les rails des tramways creusaient un écheveau compliqué de voies qui brillait à la lumière des réverbères.

C'est ainsi qu'il parvint au Pont Charles. Le pont était désert et la Vltava, sous lui, ne rendait aucune lumière. Cela ressemblait à un long corridor vers un autre monde, la tour, en face demeurant invisible pendant un long moment avant d'apparaître sur le ciel noir. Les statues, elles-mêmes n'étaient que des spectres tant l'éclairage était pauvre. Il traversa pourtant sans que les statues n'osassent se détourner à son passage. Cet homme sombre semblait participer de leur monde.

L'homme parvint enfin devant un petit hôtel sans charme, une médiocre façade noire au cœur de Mala Strana, percée seulement d'un lumignon qui en marquait l'entrée. Il poussa la porte et

entra dans le vestibule triste de l'établissement où un homme en costume gris comme son visage attendait toute la nuit le passage de ses hôtes. Il l'accueillit avec amabilité, mais sans lui adresser le moindre sourire. Par ces temps, le sourire n'était plus d'usage à Prague. Même l'humour tchèque ne prêtait pas à rire.

« Oh Monsieur K, nous ne vous attendions plus.

- Hélas, mon train a été retardé par des convois allemands.

- On ne les compte plus. Nous ne sommes plus chez nous depuis que le chancelier Hitler s'est emparé de nos provinces allemandes.

- Je crains que vous deviez vous y faire. Je me suis fait dire que les Allemands ne se contenteront pas des Sudètes et que le reste de ce pays ne soit nécessaire à leur espace vital.

- Ils n'oseront pas ! Le reste de l'Europe veille au grain.

- Ne comptez pas trop là-dessus. Peu de gens en Europe savent seulement prononcer le nom de ce pays. Alors, l'idée de faire la guerre à l'Allemagne pour un pays qu'on ne sait même pas nommer… N'y pensez même pas.

- Je souhaite que vous vous trompiez monsieur K. Hélas, je crains que vous n'ayez raison ».

L'homme tendit à Karl K sa clé et ce dernier disparut dans l'escalier vers une chambre située en hauteur qui, quand les rideaux étaient tirés, lui offrait une vue sur la rivière et la vieille ville. Karl K choisissait toujours cette chambre qu'il s'assurait d'obtenir dès le jour de sa réservation. La chambre, elle-même, n'était guère plaisante avec son mobilier usé et son papier peint

jauni. Elle n'offrait qu'un cabinet de toilette, ce qui aurait dû rebuter Karl K. Mais à cet étage, il n'y avait que rarement d'autres clients. Karl K pouvait donc s'approprier la vieille salle de bain du palier. Ce qu'il aimait surtout dans cette chambre, c'était donc cette vue sublime sur la silhouette de la cité avec ses nombreux clochers qui étaient comme les dents aigües d'un vampire immense.

Karl K était fatigué. Il avait tenu son rang pendant tout son voyage, mais parvenu dans cette chambre qu'il préférait à toutes les autres, il put enfin se détendre et redevenir un être humain comme un autre, simplement à la recherche de repos. Il avait eu l'habitude des grands hôtels, des entrées chamarrées, des ascenseurs avec liftiers et des services obséquieux. Mais cet hôtel perdu dans la partie la plus reculée de la ville lui convenait mieux. On ne lui posait pas de questions, il ne risquait pas d'y faire des rencontres inopportunes et il correspondait à son budget.

Mala Strana était cette partie basse de la ville, située sous le pont et s'étendant entre la rivière et les palais du bas de la colline du Château. On n'y avait pas construit de ces grands immeubles et les maisons souvent de guingois étaient à l'image du passé. Mala Strana, c'était comme le lierre qui grimpe sur les orgueilleuses façades de pierre. Cela grimpait le long des orgueilleuses façades et donnait vie à la pierre aveugle des murs. L'hôtel était comme le quartier, discret, paisible, loin de l'agitation du monde. Et il y était connu.

On avait même eu la présence d'esprit de laisser sur la petite table devant la fenêtre un repas froid et une bouteille de vin de Bohême. Il aimait être ainsi connu sans n'avoir rien à réclamer.

Il s’assit sur le rebord du lit et sortit l’épais portefeuille qui était caché dans la grande poche intérieure de son pardessus. Il défit le lacet qui le tenait fermé et en sortit le dossier qu’il contenait.



Le dossier ne consistait qu’en quelques feuillets emplis d’une écriture minuscule et sibylline. Rien qui ne l’eût étonné car ses missions lui étaient toujours présentées ainsi.

L’usage voulait qu’il ne prît connaissance de sa mission que dans le secret de sa chambre. Nul ne devait le savoir en service commandé. Il n’était qu’un voyageur qui vaquait à ses affaires. Rien d’autre.

# 4 – LA MISSION




Karl K lut attentivement le document que contenait le portefeuille. Les minuscules pattes de mouche qui couvraient uniformément les feuillets étaient rédigés à la main dans une langue étrange que lui seul et quelques autres personnes, ses commanditaires, connaissaient.

C'était une langue qui comme le basque, le magyar ou le finlandais, ne s'apparentait à aucune autre. Une langue d'une complexité folle, dépourvue d'articles et utilisant des pronoms et des conjonctions d'une immense variété liée à des contextes subtils, voire imprévisibles. La grammaire de cette langue ne ressemblait à aucune autre. En comprendre les mots ne servait à rien quand on n'en maîtrisait pas l'improbable syntaxe. L'auteur du texte prenait également soin de ne répéter aucun mot, jouant des synonymes et des périphrases pour brouiller le vocabulaire.

Même si ce texte était tombé dans de mauvaises mains, on n'eût aucune chance de pouvoir le déchiffrer. De toutes manières, Karl K ne se séparait jamais du portefeuille qui le contenait et qui était dissimulé dans un pan de son pardessus qu'il n'ôtait que rarement et ne quittait jamais des yeux.

Par ailleurs, en dehors de ses commanditaires, personne ne savait à quoi il occupait sa vie. Karl K n'était qu'un voyageur aisé qui parcourait le monde, avec une préférence pour la Mittel Europa, en particulier Prague.

Karl K finit de déchiffrer le texte qui couvrait les feuilles de fin papier, recto et verso. Il demeura perplexe, plongé dans un doute auquel il n'était pas habitué. En général, ses instructions étaient relativement claires. L'auteur des lignes lui brossait un tableau du contexte, lui désignait un objectif et l'informait sur la manière de l'atteindre aussi discrètement qu'efficacement. Le texte l'informait aussi des aides auxquelles il pourrait recourir et des dangers qu'il devait éviter.

Mais cette fois-ci, tout était vague, imprécis, ambigu. Même après avoir relu le texte il n'était pas certain de ce qu'il devait chercher et de ce qu'il devait faire de ce qu'il trouverait. Dans quel but, cela non plus n'était pas expliqué.

Et pourtant, l'auteur des lignes insistait sur le danger immense que l'on courait s'il ne remplissait pas sa mission. Il devait impérativement identifier quelqu'un, quelque chose qui faisait courir au monde un danger immense. Il devait mettre fin aux agissements de cet ennemi et redresser des torts qu'on ne lui désignait que vaguement.




Une seule chose était certaine, c'était à Prague que sa mission devait se dérouler, nulle part ailleurs. Ce qu'il devait chercher se dissimulait dans les profondeurs de la ville, mais on ne lui disait ni où ni à quoi ressemblait cet ennemi mortel. Pire, on lui laissait entendre qu'il se rendrait compte rapidement de ce à quoi il avait à faire. Karl K avait une grande confiance dans ses intuitions, mais il ne se sentait ni devin ni magicien. C'était un homme d'action, il appréciait les idées claires et les faits concrets. L'auteur du texte lui déclarait que c'était en raison de sa personnalité particulière qu'il avait été choisi pour cette mission particulière, ce qui le troubla grandement car, juste à ce moment, il se sentait tout à fait incapable de savoir par quoi il

commencerait. Cela d'autant plus que, comme à l'accoutumé, il devait agir dans le plus grand secret et ne dévoiler à personne la moindre information sur sa mission.

Il prit la seule option qui se présentait à ce moment. Il se coucha et dormit jusqu'au matin.

Karl K se leva et se prépara avec un soin qui lui tenait à cœur tant il considérait que l'apparence d'un homme était comme la couverture d'un livre. Le plus beau texte du monde perd son prestige quand il est dégradé par une édition négligée. Il s'habilla donc et rangea le portefeuille dans la poche secrète de son pardessus avant de descendre dans le vestibule de l'hôtel pour sortir déjeuner.

C'était un hôtel modeste, mais bien tenu. Karl K appréciait cette propreté rigoureuse qui était la preuve que l'endroit était digne de sa visite. L'hôtel n'avait ni bar, ni restaurant, mais tout autour, le long de l'étroite rue dans laquelle il se trouvait, des estaminets subvenaient à tous les besoins d'un voyageur.

Il se fit servir des rohlikis, des sortes de croissants briochés, et quelques charcuteries qu'il accompagna d'un café fort et très sucré. Il était bon de déjeuner à la manière des gens de la ville, même s'il n'appréciait que modérément ce qu'on lui avait servi. Les premiers instants de sa mission consistaient en une observation de ce qui se passait autour de soi.

Ce fut ainsi que, dès ces premiers moments de sa présence dans la ville, il perçut la sourde angoisse qui suintait de partout. Il vit les gens murmurer, il sentit sourdre une rumeur qui demeurait vague, sans signification précise.

Les nazis avaient envahi les Sudètes, cela provoquait des réactions ambivalentes. Les Allemands avaient envahi une partie de la nation, mais ils avaient aussi débarrassé le pays de ces Allemands misérables dont le pays ne savait que faire. Les conversations étaient murmurées, mais il était aisé pour Karl K d'en comprendre le sens.

Il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte que sa mission n'avait pas grand-chose à voir avec l'invasion allemande. Quelque chose de plus sournois, de mal défini, planait dans l'air et rendait les regards anxieux.

Pour rien au monde Karl K n'eût renoncé à fréquenter ces endroits modestes et populaires car ils étaient les reflets fidèles de ce qui préoccupait tout un pays. Il alluma un de ses petits cigares et continua de laisser traîner ses oreilles. Personne ne semblait faire attention à lui. Il recommanda du café et continua de tendre l'oreille aux clients qui venaient s'installer s'inquiéter de sa présence. A de nombreuses occasions il avait rempli une grande part de sa mission à se contenter de tendre l'oreille dans des lieux publics.

Il quitta le café et, d'un pas nonchalant, il se mit à flâner. Puis il passa le Pont Charles pour se diriger vers le quartier Josefov. Puisque les nazis ne semblaient pas être l'objet de sa mission, il se demanda si la question juive n'était pas en train de se poser à nouveau.

Là encore, avec son chapeau et sa tenue sombre, il ne semblait en rien étranger au quartier. Il s'arrêta dans un café et commanda un verre de riesling tout en faisant mine de lire un journal. Les gens qui l'entouraient semblaient très inquiets de l'annexion des Sudètes. Il considéra que cela était relativement logique. Être Juif à Prague en ce temps, c'était être inquiet. Quand on ne savait pas

qui accuser des malheurs qui frappaient le pays, les Juifs étaient les boucs émissaires idéaux.

Là encore, il constata que rien d'exceptionnel, d'inhabituel, ne s'était produit. Les gens se plaignaient, craignaient les persécutions de toujours. Karl K comprit que sa mission ne se trouvait pas là non plus.

Mais alors, quelle pouvait donc être cette mystérieuse mission ?

# 5 – UNE RENCONTRE



Karl K continua ainsi de se promener dans Prague et d'écouter ce qui se disait dans les différents quartiers de la ville. Il parcourut ainsi tout le centre de la ville, se fondant dans la foule, tendant l'oreille et observant tout.

Il était sur le point de se résoudre à rentrer à son hôtel et de dîner seul dans Mala Strana dans l'espoir d'en apprendre plus le lendemain quand, soudain, une main lui saisit le bras.

Une jeune femme en imperméable noir se tenait près de lui. Ses cheveux bruns et son regard intense le frappèrent immédiatement. Elle semblait être lui-même au féminin quand il était bien plus jeune. Non seulement il n'avait jamais rencontré personne qui fit le même métier que lui, mais il n'avait pas imaginé qu'une femme pût l'exercer. Avant même de répondre à son étreinte, il se demanda s'il était permis de parler à une autre personne de son organisation.

Mais elle était si belle, elle semblait si intensément émue, qu'il ne sut résister à la tentation de lui répondre. Karl K éprouva le sentiment de déroger pour la première fois de sa longue carrière. D'un regard, il interrogea la jeune femme.

« Oh, monsieur, je sais bien que je ne devrais pas vous parler. Je sais que je devrais faire comme si je ne vous avais pas reconnu. Je vois bien que vous vous posez les mêmes questions et que vous hésitez encore à me voir. Je ne vous en voudrais pas si vous partez sans me parler. Je n'ai pas pu résister et je suis presque sûre que vous vous posez les mêmes questions que moi. Je ne pense pas avoir toute l'expérience que vos cheveux gris me laissent deviner, mais je vois bien que vous éprouvez le même trouble que moi. Je suis persuadée que, comme moi, vous ne savez pas pourquoi vous vous trouvez là, à Prague, chargé d'une mission dont vous ignorez tout ».

Karl K l'avait écouté avec circonspection. Quand elle lui avait révélé qu'elle ne comprenait pas l'objet de sa mission, il se rendit compte qu'il n'était pas seul à se sentir perdu dans l'opacité de Prague. Il demeura un long moment silencieux, regardant la

jeune femme avec une attention qui dépeçait peu à peu sa méfiance. Elle n'était pas seulement belle, elle était sincère.

Si l'usage ne permettait pas d'entrer en contact avec d'autres agents, aucun texte ne l'interdisait. De fait, il ne lui était jamais arrivé d'en croiser un. Ils étaient si peu nombreux par le monde. Son étonnement n'était pas de parler à la jeune femme, c'était de rencontrer un autre agent sur le même théâtre d'opération. Il lui adressa donc un sourire crispé, réticent, mais un sourire quand même.

« Je m'appelle Anezka Z, vous pouvez m'appeler par mon prénom, cela facilitera nos relations. Les 'Monsieur' et les 'Madame' ne facilitent pas la conversation, n'est-ce pas. Je préfère que nous puissions nous parler sans nous encombrer des formules de politesse. Surtout si nous devons nous entre-aider ».

Karl K continuait de l'écouter en laissant un vague sourire errer sur ses lèvres. Mais il ne lui répondit pas en livrant son prénom. Il n'avait jamais été à l'aise avec les femmes et celle-ci, trop jolie, l'intimidait.

« Alors, je peux vous appeler Karl ? »

Cette dernière question le troubla bien plus que tout dans cette rencontre. Il ne l'avait jamais vue, il venait d'apprendre son prénom. Et voilà qu'elle connaissait le sien. A cet ordre de mission énigmatique s'ajoutait une rencontre qui, soudain, ne lui paraissait pas si fortuite que cela. Il se contenta de hocher la tête. Pourquoi refuser ce qui était déjà acquis ?

D'un geste, il lui indiqua un café dont la vitrine éclairait la rue d'une lumière chaude. Avec cette bruine froide qui ne cessait de tomber, cela semblait être un refuge idéal. Prague avait hérité des

Viennois leurs cafés où l'on pouvait s'installer de longs moments au chaud à lire des journaux en buvait du café ou du chocolat. Moins ornés et baroques que ceux de Viennes, les cafés de Prague étaient plus marqués par l'art nouveau. Mais on s'y retrouvait tout aussi bien quand le froid et la pluie d'hiver rendaient les rues inhospitalières. C'étaient de vastes établissements où l'on pouvait s'isoler et se parler sans risque d'être épiés de trop près.



Sortant son portefeuille de son imperméable, elle lui montra son ordre de mission. Karl K était épouvanté par le fait qu'elle lui montre un document si confidentiel. Mais il comprit aussi que l'ordre d'Anezka était tout aussi mystérieux que le sien.

Il ne lui restait plus qu'à accepter l'offre de la jeune femme de tenter ensemble de découvrir ce que dissimulaient leurs instructions. Son intuition lui suggérait que cette rencontre ne

devait rien au hasard. Anezka n'était pas là pour doubler son action. On devait l'avoir envoyée pour l'aider, lui prêter assistance dans une opération bien plus délicate que celles dont il avait l'habitude.